

Chapitre 1

Partir

Le CD vient de s'arrêter de tourner, laissant jaillir un brusque silence, qui tire Nicolas de sa torpeur. Un album de *Bone Thugs-n-harmony*, dont le contenu est principalement une interrogation sur un avenir que l'on sait déjà saboté d'avance :

*Dear Mr Ouija, I want to know my future.
What about a murder ? A bloody murder ?
Come, come again !
Murder, mo murder ! Mo murder !*

Allez, debout ! Il est plus de dix-huit heures, il faut aller faire les courses. Le frigo est vide et la plupart des commerces ne s'en soucient guère. Ils fermeront leurs portes sans attendre les retardataires fatigués. Dans la rue, les réverbères ne sont pas encore allumés, mais les regards sont déjà éteints. Quel gâchis, tous ces gens qui ont fini par remarquer qu'ils n'aimaient pas leur vie. Il y en a bien quelques-uns qui sourient mais ils sont rares, et encore le doivent-ils à une pensée saugrenue qui vient de leur traverser l'esprit ou au souvenir d'une bonne blague que leur aura racontée un collègue de travail. Mais si, le petit gros, asexué, toujours en train de déconner pour épater la galerie, égayer l'atmosphère. Il y a ceux qui sourient, donc, mais la plupart sont fatigués d'exister, et seuls les plus idiots font encore les malins. Les autres, ceux qui ont compris ou commencent à comprendre — qu'ils aient lu Michel Houellebecq ou non- se contentent juste de

survivre, se marchant occasionnellement les uns sur les autres, et feignant la bienveillante sérénité de ceux qui flânent. Ils sortent acheter leur baguette, vont chercher les gosses à l'école ou défragmentent le disque dur. Nicolas, lui, a plutôt l'impression d'avoir besoin de se refragmenter le disque mou. Il fait rapidement ses achats, puis retourne chez lui, sous la pluie. Dès son arrivée, il allume la télé, mais ne la regarde que d'un œil. De l'autre, il surveille la cuisson des pâtes. Avec un peu de sauce provençale et une côte de porc, ce sera parfait. Petit vin rouge pas dégueu, millésimé château Machin. L'étiquette montre une noble bâtisse, perdue entre d'immenses étendues de vignobles, quelque part dans une belle campagne française. Un dessert quelconque, peut-être deux, et puis, un peu plus tard, une infusion l'apaisera avant sa traversée du sommeil. Vers vingt-trois heures, il éteint la télé et part se coucher.

L'ennui, l'angoisse. C'est comme cela, chez elle aussi. Dans cette maison modeste, mais propre, bien entretenue et décorée avec goût. Allongée sur son lit, Elodie fixe le plafond. A la radio, les airs à la mode se succèdent sans qu'elle y prête vraiment attention, ils sont juste une présence. Mais une présence insuffisante pour lui faire oublier le poids de son existence. Un poids pour elle, pour ses parents, pour la société. Cette société qu'elle condamne parfois, un peu à tort et à travers, cette société qu'elle prétend détester. Mais au fond, il n'y a qu'elle-même, qu'elle déteste vraiment. A peine majeure, et elle n'attend déjà plus rien de la vie. Les faux départs, elle les a tous tentés, les faux regards, elle les a tous croisés. A l'impossible, nul n'est tenu. Dernières bouffées de cigarette, elle n'a pas sommeil. Elle n'a plus sommeil. Depuis longtemps. Le sommeil, c'est fait pour ceux qui espèrent un lendemain. Est-ce qu'il en existe encore beaucoup, des gens comme ça ? Peut-être. Peut-être

qu'elle en croisera la prochaine fois qu'elle mettra le nez dehors. N'empêche, elle aimerait bien savoir à quoi ça ressemble, quelqu'un de motivé. Ouais, elle aimerait bien savoir.

Le lendemain, Nicolas a retrouvé un brin de confiance en l'avenir, il arrive d'un pas décidé à la rédaction et se dirige droit vers le bureau de Bruno. Le rédacteur en chef vient d'achever une conversation téléphonique avec le responsable du service publicité. A peine est-il entré, lançant un énergique « Salut ! » au boss, que Nico pointe du doigt sur la carte de France punaisée au mur, la ville de Tarbes, où le journal a prévu d'envoyer quelqu'un. Nico avait la nuit pour se décider, c'est fait :

— C'est bon. Tarbes, je prends !

— T'as intérêt, lui répond Bruno avec un sourire de connivence.

Sans un mot de plus, Nico ressort du bureau, fier de s'être lancé un tel défi. Car effectuer ce reportage, cela signifie assumer pour la première fois l'une des prochaines rubriques *Mystères* de l'hebdo. Et ce n'est pas rien. Reste à tout préparer, le départ vers l'autre bout de la France, où Nico devra tenter de glaner des infos sur la découverte d'un cadavre découpé en morceaux, il y a près d'un mois. Mais pour l'heure, il faut liquider les affaires en cours. Un article à terminer, et deux rendez-vous. Des photos à faire, à l'occasion de la première d'une adaptation de *La leçon* de Ionesco, au théâtre de l'Ecluse, par une compagnie parfaitement inconnue, la Compagnie des Sources, et après, le compte-rendu du procès d'un exhibitionniste notoire, accusé d'une tentative de viol. Donc, pas de temps à perdre.

C'est le père d'Elodie qui conduit cette dernière en ville, cet après-midi-là. Un rendez-vous à l'ANPE, l'Agence Nationale Pour l'Espoir, mais elle n'en attend

pas grand-chose. Alors, près d'une demi-heure plus tard, lorsqu'elle ressort, aussi désabusée que lorsqu'elle est entrée, de l'ANPE, Agence Nationale Pour l'Ennui, elle va s'asseoir sur un banc tout proche, et allume une cigarette. Décidément, elle fume de plus en plus. Son père est parti bosser, et elle dispose de tout son après-midi. Il est encore tôt, et de nombreuses options lui sont offertes. Prendre un bus pour rentrer chez elle, marcher jusqu'au centre ville ou tenter de joindre ses amies par téléphone sont les trois principales. Il se trouve que Florence a éteint son portable. Normal, elle doit être en cours, en ce moment. D'un côté, ça doit être sympa d'être étudiante quand on en a la possibilité. Patricia, comme Elodie, a laissé tomber après son CAP. Sans emploi, elle est libre la plupart du temps. Rien de surprenant, donc, si elle répond dès la deuxième sonnerie :

— Salut Lolo, t'es en ville ?

— Oui, je peux passer te voir ?

Aucun problème, Elodie pourra même être d'un grand secours. En effet, Patricia recherche désespérément une facture ayant fait l'objet d'une relance par téléphone le matin même. Elodie raccroche et sourit. Décidément, à chacun ses prises de tête. Elle se lève de son banc et s'éloigne de l'ANPE, Agence Nationale Pour les Emmerdes. Chez Patricia, elle est toujours la bienvenue. Un peu partout, d'ailleurs. On apprécie sa discrétion, sa simplicité, et une naïveté gentille qu'elle tente de dissimuler derrière un ton et un regard faussement rebelles. A Tarbes, on la connaît un peu partout. Plus exactement, on la connaît sans la connaître. Les serveurs des cafés qui arrosent la place Verdun lui font la bise, et on ne lui connaît pas de réputation sulfureuse. Pour tout dire, on la voit rarement avec un garçon. Hormis ce Samir, bien sûr. Un para, avec qui elle traînait pas mal jusqu'à il y a quelques mois, avant que ce dernier se porte volontaire pour accomplir diverses missions en Afrique. De

l'humanitaire, essentiellement. Depuis qu'il est parti, apparemment, elle n'a personne. Sûrement qu'elle attend son retour.

S'accordant une petite pause en milieu d'après-midi, dans un petit bistrot en face du théâtre, Nicolas repense à son parcours, heureux d'avoir enfin trouvé un métier dans lequel il s'épanouit. Et plus encore grâce à la nouvelle opportunité qui s'offre à lui. Finies, les fausses voies royales, les faux espoirs, la recherche de la sécurité à tout prix. Il a enfin compris que dans la vie, on doit faire ce qu'on aime. Et tant pis s'il ne roule pas sur l'or. Après tout, pourquoi viser haut ? Pour flamber en Porsche ? Non merci. S'acheter un palace ? Pour y loger qui ? Il n'a ni femme ni enfant, et vu la tournure que prennent les événements, il n'en aura jamais. Non, tant qu'il aura de quoi se nourrir et se loger, sans être un parasite pour la société, il refusera de se plaindre. Mais la journée n'est pas terminée et il reste du travail, alors il se lève, sort du bistrot et accélère sur le trottoir.

Elodie accélère sur le trottoir. Si elle manque le rendez-vous avec son père, elle devra prendre le bus, et ce soir, elle n'en a pas envie. Et puis ce sera toujours ça d'économisé. Aujourd'hui, elle a fait sa B.A., et grâce à elle, Patricia a retrouvé sa facture impayée. Elodie arrive à temps devant le magasin où son père, qui vient de tirer le rideau de fer, l'attend depuis quelques minutes. Sur le chemin du retour, il n'ose rien lui demander, et surtout pas si elle a trouvé quelque chose d'intéressant à l'ANPE, Agence Nationale Pour l'Embarras. Il connaît déjà la réponse. Les temps sont difficiles, peut-il le lui reprocher ? Les médias parlent de reprise économique, de baisse du chômage, mais il suffit d'être un brin lucide pour comprendre que ce n'est qu'un stratagème politico-économique destiné à pousser le peuple à la

consommation, à le rassurer, c'est l'époque qui veut ça, il faut que les hommes et l'argent circulent. Non, il ne peut pas reprocher tout ça à sa fille, pas plus qu'il ne peut lui reprocher d'avoir été trop insouciant, il y a quelques années, vis-à-vis de sa scolarité. On ne travaille pas à l'école, on n'écoute pas les adultes, on est toujours plus malin. Alors on décrète qu'on s'en fiche, qu'on se laissera porter, qu'on attendra des jours meilleurs. Le jour où l'on finit par comprendre, il est souvent trop tard. Une consolation, c'est de pouvoir se dire que même avec un niveau d'études correct, il est parfois difficile de faire son trou. Nicolas le sait bien, lui qui a éprouvé tant de difficultés à trouver sa voie. Combien de fois s'est-il demandé si cela valait vraiment la peine d'avoir décroché tous ces diplômes, pour s'empêtrer continuellement dans des boulots cauchemardesques ? C'est donc ça, la vie ? Une condamnation à courir après le fric, au lieu de chercher la paix ? Et pourquoi ? Pour les apparences, rien d'autre que les apparences, encore et toujours. Pour plaire à soi, ou à d'autres. A d'autres, en général. Peu importe si on se dégoûte, si on se trouve terne ou inintéressant, si on ne dégoûte pas les autres, ça passe. Que faire avec une licence d'Anglais, après avoir perdu un an de sa vie pour accomplir son service national ? Reprendre des études ? Cela ne fait jamais que reporter l'échéance du grand saut dans la vie active. Le saut dans le vide, le vide actif. Alors autant se jeter immédiatement dans le gouffre. Avec un bon CV et de la volonté, on trouve rapidement une place. Le premier travail, le premier salaire, cela fait toujours quelque chose. Ce n'est qu'après, peu à peu, que l'horizon se ternit. Proposer des activités aux jeunes ? Très bien. Mais les jeunes en question ne pensent qu'à fumer du shit, à braver toute forme d'autorité, à niquer tout ce qui passe et à n'en faire qu'à leur tête. Il y a des intimidations, des menaces. Une partie de la hiérarchie minimise, l'autre vous met en garde :

— Un conseil, passez un concours, trouvez une place plus intéressante, vous allez vous ruiner la santé. En plus, ne vous faites pas d'illusion, votre emploi ne sera pas pérennisé.

L'anxiété et l'ennui s'installent. Trop c'est trop, Nicolas démissionne au bout d'un an. Une série d'heureuses opportunités l'amène à faire ses premiers pas dans le journalisme. Il laisse alors les jeunes aux mains de la société de consommation et d'abrutissement. La violence et le chaos se répandent lentement, au rythme de l'individualisme rampant. Enfants lobotomisés, hiérarques incompetents. Qu'ils aillent tous se faire foutre !

Rongée par l'angoisse, Elodie se réveille au beau milieu de la nuit. Le noir, l'oppression, il faut qu'elle se lève, il faut qu'elle sorte. Elle fait quelques pas dans la cour, se dirige vers le portail sud, celui qui donne sur l'impasse. Tout un symbole. Dans quelques semaines, elle va avoir vingt ans. Et elle entrevoit déjà son anniversaire comme une répétition de ses propres funérailles, la crémation de tous ses rêves. Et elle a beau revenir sur son passé, elle ne comprend pas où et quand elle a commis l'erreur fatale. Elle ne sait plus très bien si c'est elle qui n'a pas accepté le système scolaire ou le système scolaire qui ne l'a pas acceptée. Quoi qu'il en soit, l'échec était sa destinée. Aujourd'hui, elle est la première à se dévaloriser, à affirmer que même l'obtention de son CAP était un accident. Et pour elle, toutes les réussites qui ponctueront sa vie seront des accidents. Tant et si bien qu'elle fuit les belles choses, les illusions de douceur qui transparaissent parfois à l'horizon, derrière le rideau de nuages sombres. Penser à demain la tuera ou pire, la fera souffrir. S'abrutir d'alcool, de tabac et de shit, c'est encore ce qu'il y a de mieux pour les gens comme elle. Mais ce soir, elle n'a même pas de quoi se rouler un joint. Samir, lui, au moins, avait toujours ce qu'il faut. Les souvenirs lui reviennent.

Les bancs, au bord de l'Adour, quand elle se laissait bercer dans ses bras. Ils parlaient, riaient, fumaient pendant des heures. Ils y ont même fait l'amour, une fois, là-bas, sur le rivage. Tout près des maisons et de la route, quelle folie.

Parti voilà plus de six mois en Afrique, Samir a bien entendu donné de ses nouvelles. Au début, du moins. Puis, les coups de téléphone et les lettres se sont faits plus rares. La dernière remonte à plus de deux mois. C'était un jeudi, un triste jeudi de mars. Cela fait à peu près un mois qu'Elodie a décidé de rechercher le pourquoi de ce silence. Elle a fait le tour de ses connaissances, sans succès. Et voilà environ une semaine, elle a directement contacté le régiment de Samir, le premier RHP, Régiment de Hussards Parachutistes. A sa plus grande stupéfaction, elle a appris que son homme avait quitté l'armée quelques jours après son arrivée sur le sol africain. Depuis cette découverte, l'âme d'Elodie ne cesse de pleurer.

Le lundi suivant, au petit matin, un *AIRBUS A320* d'Air France décolle de l'aéroport d'Orly. En regardant s'éloigner Paris, Nicolas se surprend à souhaiter qu'il n'y ait pas de vol retour. Marre de Paname. Il en a trop vu, des hommes et des femmes bouffés par le béton, les yeux roulant dans le caniveau. Le béton rend fou, et les fous, parqués les uns sur les autres, finissent par s'entre-tuer ou errer. Peut-être la punition doit-elle finir au bout du voyage, sur le tarmac, à l'extrême sud du pays, que caressera bientôt cet avion, qui défile devant la foule des nuages comme la patrouille de France à l'occasion d'un quatorze juillet. Nicolas sourit. Son arc de triomphe apparaît enfin à l'horizon.

Chapitre 2

Recommencer

— Un café ?

L'adjudant Colbertini n'a pas grand-chose à voir avec le stéréotype de l'officier de maréchaussée. Un grand blond d'une quarantaine d'années, mince et sec, sans moustache. Tout en servant le sombre nectar, il explique qu'il a lui-même décoré la salle. Le bar s'y trouvait déjà à son arrivée, il y a un peu plus de cinq ans, mais c'est lui qui a donné, avec l'accord de ses hommes, cela va de soi, une touche exotique à l'ensemble, en disposant ça et là, des souvenirs de ses premières années de service, en outremer. Photos de son séjour à Djibouti, tissus africains, statuettes. Juste ce qu'il faut, il ne voulait pas saturer la pièce, car tout le monde doit s'y sentir bien. Lui, ses hommes, et même les journalistes de passage. La vieille chaîne hi-fi diffuse, à faible volume, aussi bien les airs à la mode, que les éternels classiques. Colbertini est en civil, il a accepté de recevoir Nico en dehors de son temps de service :

— Nous n'avons pas réussi à l'identifier. Le corps est encore aux mains de l'Identification Criminelle de Bordeaux. Quant à nous, nous avons fait appel à la brigade de recherche de Tarbes pour nous épauler. Mais la tâche est difficile, car le corps est loin d'être entier, des animaux ont dû passer par-là. Nous n'avons ni la tête, ni les organes génitaux, ni les mains, et les témoignages que nous avons recueillis n'ont rien donné. Le décès a eu lieu quelques heures auparavant, sûrement pendant la nuit. Au départ, le garde forestier qui a découvert le cadavre a pensé qu'il

s'agissait d'un tas de viande avariée, jetée par quelque paysan. Certains d'entre eux continuent, en effet, et malgré la législation, à abattre et découper chez eux des animaux de ferme. L'hypothèse était donc plausible. Une viande mal conservée, qu'on ne souhaite pas mêler à la masse des déchets domestiques prélevée chaque semaine par les éboueurs. Alors, on s'en débarrasse dans les bois. Mais très vite, il a fallu se faire une raison, c'était bien un corps humain qui se trouvait là, découpé en petits morceaux. On a rapidement pu déterminer le sexe, grâce à la carrure et la pilosité. Masculin, mais c'est à peu près tout.

Nico gratte comme un fou sur son carnet :

— Vous connaissez la cause exacte du décès ?

— Non. Impossible de savoir si l'individu était mort avant de se faire débiter en tranches.

Comprenant qu'il n'obtiendra pas beaucoup plus de renseignements, Nico demande à l'adjudant de lui indiquer comment accéder sur les lieux. Colbertini se lève et invite le reporter à le suivre. Ce dernier avale d'un trait le café au fond de sa tasse et s'exécute. La salle de repos donne sur un couloir. A l'autre extrémité, l'accueil. La première porte à droite permet d'accéder au bureau de l'adjudant, une pièce qui n'a plus rien à voir avec le bar à la déco exotique. Un bureau tout bête, qui pourrait être celui de n'importe quel fonctionnaire, si un Beretta modèle 92 ne reposait, réglementairement sanglé dans son holster, sur une armoire métallique, adossée à la cloison. Sur la cloison opposée, une carte d'état major de deux mètres sur trois dévoile la complète topographie du secteur. Alors que Colbertini décrit le trajet, suivant de son index, sur la carte, le parcours à travers villages, champs et bois, Nico reproduit succinctement le plan sur son carnet, sans oublier de noter quelques points de repères. Le téléphone du bureau se met à sonner. Colbertini s'écarte du plan pour aller répondre :

— Oui, Colbertini, j'écoute.

C'est le maire d'une commune voisine. La conversation, sans grand intérêt, concerne la mise en place d'un dispositif de sécurité à l'occasion de la visite prochaine du député :

— Hum, ça risque être long, murmure alors le gendarme à l'attention de Nico. Rappelez-moi cet après-midi.

Prenant acte, le jeune homme s'éclipse donc, remerciant l'adjudant d'un amical signe de la main, sans omettre de déposer une carte de visite sur le bureau.

Dehors, la pluie lui fait baisser la tête. Ce n'est qu'à l'intérieur de sa voiture de location qu'il s'inquiète de l'heure qu'il est : 10 h 30. Il est encore temps d'aller prendre un autre café dans le centre ville, cette fois-ci, où la découverte du puzzle humain a dû alimenter, et alimente peut-être encore, les conversations des piliers de bars. Celui qui se trouve sur la place centrale s'appelle justement *Le Central*, et fait également office d'hôtel restaurant. Nico tente bien d'aborder le sujet de son enquête avec le patron, présentant même sa carte de presse afin de donner à la chose un caractère officiel. Mais René Coustères, propriétaire de l'établissement, n'a ni le temps, ni l'information suffisante pour apporter de l'eau au moulin du parigo. Frappé par son échec, le reporter retourne marcher sous la pluie. Il remonte lentement l'une des rues principales, colonne vertébrale commerçante de la petite bourgade. L'église, puis la supérette à droite, la boutique de presse et le photographe à gauche. Du même côté, un peu plus loin, se trouve un nouveau troquet, plus modeste et certainement plus convivial que *Le Central*. Il y commande un apéritif, sans se faire connaître en tant que journaliste. Derrière le comptoir, il y a Bébert, l'ancien rugbyman qui, depuis qu'il s'est lancé dans le commerce, a gagné en graisse ce qu'il a perdu en muscle. Mais cela ne semble pas avoir altéré sa personnalité, sans cesse

oscillant entre bonne humeur outrancière et caractère bougon. Bébert est très soupe au lait, et un brin lunatique. Devant le comptoir, il y a Jean-Louis, jeune retraité de la SNCF. Présentement, Jean-Louis parcourt son journal habituel, commentant avec son camarade limonadier, une actualité jamais avare de catastrophes. En voilà, une idée qu'elle est bonne ! S'intéresser aux articles de la presse locale concernant l'affaire en cours. Dans le bistrot, où à part ces deux-là, il n'y a personne, Nico tente une nouvelle percée :

— Il paraît qu'on a retrouvé un gars découpé en morceaux dans le coin, vous êtes au courant ?

Ils le sont. Vaguement. Pour Jean-Louis, c'est une femme et son amant qui ont fait le coup. Classique. Le plus amusant serait de savoir qui. Parce qu'il s'agit sûrement de gens qu'ils croisent chaque semaine. Mais personne n'a signalé de disparition, ces derniers temps. Bizarre. En tout cas, les conclusions de Jean-Louis ne tiennent pas la route, et ne risquent pas de faire avancer le Schmilblick. Cependant, la conversation qui se noue autour de l'énigme crée peu à peu un début de complicité. Voilà qui peut toujours servir. Le portable de Nico se met à sonner. C'est Colbertini. Ce dernier sera pris tout l'après-midi, impossible pour lui d'accorder plus de temps au journaliste. Il transmet néanmoins à Nico les coordonnées du garde forestier qui a découvert le macchabée. Ce dernier sera peut-être d'accord pour accompagner le jeune homme sur le lieu du crime. L'adjudant raccroche. Nico poursuit son papotage avec les gens du bar, la conversation dévie sur tout et rien. Chez le jeune homme, on reconnaît l'accent du gars qui n'est pas d'ici, on se met à parler de ces fous de parisiens, du bonheur de vivre dans le Sud-Ouest, le soleil, le foie gras, les gens qui parlent fort, le temps de vivre. La France. Finalement, Nicolas n'en connaît pas grand-chose. Né à Paris, élevé à Paris, déçu et malmené à Paris. Voilà tout ce

qu'il a connu, à l'approche de la trentaine, le ciel gris, les murs gris, les visages et les cœurs gris. Non, il exagère un peu. Il y a eu les vacances, en Vendée le plus souvent, parfois un peu plus bas, La Rochelle, ou un peu plus haut, la Bretagne. Il aime bien la Bretagne, Quimper, surtout. D'ailleurs, il n'écoute pas que du gangster rap, contrairement à ce que croient tous ses collègues, il est aussi un fervent passionné de musique celtique. Un jour, il faudra bien qu'il se décide à aller faire un tour au Festival interceltique de Lorient, ça fait des années qu'il y pense. Ce qui se passe, c'est qu'il n'a pas le réflexe. Ce genre de voyage, de découverte, c'est bien quand on le fait à deux. Mais lui, il est tout seul... Ses copains d'adolescence ont progressivement déserté sa vie, ses copains d'enfance, n'en parlons pas. Il y a eu quelques filles... Mais merde, est-ce une raison pour ne pas profiter de la vie ? C'est décidé, l'été prochain, il va à Lorient. Et puisqu'il est dans le Sud-Ouest, il compte bien en profiter aussi. Et un jour, il fera le tour de la France, peut-être même le tour du monde. Il lui reste tant de choses à découvrir, un passé, un patrimoine si riche. Tous ces gens, si semblables et si différents. Après tout, il commence à gagner correctement sa vie, il a de quoi bourlinguer. Les amusements de jeunesse sont bien loin, de toute façon, il faut juste profiter du présent, bonheur fragile, qu'on ne peut apprécier que quand on a cessé de courir derrière des chimères. Bébert et Jean-Louis éclatent de rire. Pourquoi ? Nico a raté un épisode, il était trop pris dans ses pensées. C'était juste une bonne blague. Retour à la réalité de ce petit bistrot sympa, où ça parle, où ça rigole, où ça se prend pas la tête. Nico se sent bien. A midi, il commande à Bébert son plat du jour.